

donne une sanction étonnante (on fusille encore dans les Calabres en juin 1827). C'est la canaille élevée par les moines qui est abominable; n'oubliez pas que beaucoup de petites villes renferment des hommes qui, au besoin, suivraient la ligne des Mirabeau, des Babeuf, des Dupont de Nemours. Je citerai M. le colonel Tocco, parce qu'il est en lieu de sûreté. Comment voulez-vous engager un tel peuple à se battre pour l'honneur? Il se battra pour se venger de son ennemi ou pour obéir à san Gennaro. Notez que son imagination est si vive, qu'elle en est folle; il se fait une image terrible de la douleur et des blessures.

Quant à se battre pour son roi, vous venez de voir quelles idées il se fait de cet être heureux et puissant. Que lui importe qu'il s'appelle Ferdinand ou Joachim?

Le Turc est bien moins idolâtre que l'adorateur de san Gennaro. Mais je m'arrête; les hommes qui ont le pouvoir et qui donnent des bals aux gens riches ont prié ceux-ci de flétrir du nom d'*inconvenants* certains détails vrais que l'on pourrait donner sur les gouvernements. Il y aurait du cynisme à raconter ce qui se passe dans les palais de Naples et de Rome. Il faut se borner aux généralités et invoquer pour l'Italie le bienfait de l'éducation. L'Espagne n'a pas eu un Voltaire, il lui faut vingt années comme 1826 et dix mille supplices. — Demandez l'histoire des religieuses de Baiano.

ROME, 4 novembre. — Que ne peut-on pas oser dans un pays qui n'a fait qu'entrevoir la civilisation moderne du 17 mai 1809 jusqu'en avril 1814? Quel immense bienfait pour l'artisan de Rome, que la mise en activité du Code civil! Et vous lui parlez des *deux chambres*! C'est parler de millions au malheureux qui a besoin de deux francs pour aller dîner. Ce soir, chez M. Tambroni, un de mes nouveaux amis, qui sera cardi-

nal, déplorait l'existence de cette époque *corruptrice* (administration française de 1809 à 1814; il m'a dit fort poliment que tous les Français étaient *hérétiques*. (Ne prêchent-ils pas les *bonnes actions* et l'*examen personnel*?)

Le Romain éclairé qui regrette le plus le tribunal de première instance, la cour d'appel et toute l'*admirable justice* du régime français (c'est leur mot), voit cependant avec bien de la peine que nous soyons des hérétiques (aujourd'hui en 1828).

Pendant cinq années une idée singulière se répandait à Rome: c'est que l'on pouvait obtenir quelque chose d'un préfet sans payer sa maîtresse ou son confesseur.

Mon ami disait: « Ici il est permis d'oser aux ouvriers qui cultivent la vigne du Seigneur; si le zèle les égare un instant, ils n'ont pas à craindre le rire de l'impiété et les récits satiriques de votre liberté de la presse. »

Si, dans une famille composée de quatre sœurs, lui ai-je répondu, on fait une robe d'une certaine étoffe lilas aux deux aînées, les cadettes meurent de chagrin jusqu'à ce qu'elles aient obtenu une robe semblable. Notre littérature a donné à la France le droit d'aînesse en Europe; Napoléon et la République ont renouvelé ce droit. La France a une certaine chose nommée la *Charte*: la Russie et l'Italie pleureront jusqu'à ce qu'elles aient une charte.

6 novembre. — Aujourd'hui nous nous sommes réveillés avec la curiosité d'étudier plus exactement le site des diverses enceintes de Rome.

Il faut avoir un plan de Rome ancienne et chercher les murs bâtis par Romulus. C'est à peu près comme Paris, que l'on trouve d'abord dans une petite partie de l'île Notre-Dame. Cette retraite de brigands courageux, nommée Rome, n'occupa d'abord que le seul mont Palatin (aujourd'hui villa Farnese),

et ensuite le mont Capitolin. Numa, que je suppose pour le moment le successeur immédiat de Romulus, comprit dans la ville une partie du mont Quirinal.

Tullus Hostilius, que l'on regarde comme le troisième roi de Rome, après avoir détruit Albe, en transporta les citoyens dans sa ville, suivant les usages de ces temps primitifs, et les établit sur le mont Coelius (où est aujourd'hui la villa Mattei). Du haut du mont Coelius, qui fut enfermé dans les murs de Rome, les Albains apercevaient les ruines de leur patrie.

Ancus Martius, successeur de Tullus, détruisit les villes de Tellène, Ficana et Politorium; il en transporta les habitants sur le mont Aventin (où est aujourd'hui le prieuré de Malte), et il enferma ce mont dans le mur de Rome. Il jeta sur le Tibre un pont de bois, qui, depuis, fut rendu célèbre par la valeur d'Horatius Coclès. Il eût été de la dernière imprudence d'établir un pont sans le défendre par une forteresse; Ancus Martius construisit une citadelle sur le Janicule, point très-important à occuper, car les villes d'Étrurie, dominées par les prêtres, gouvernées sous eux par des rois, et jouissant d'un degré de civilisation fort avancé, commençaient à être jalouses de Rome.

Les rois d'Étrurie ou lucumons, contrariés par les prêtres, n'attaquèrent pas Rome d'assez bonne heure pour la détruire; mais ils lui firent courir de rudes dangers, et enfin, après plusieurs siècles de guerres continues, pendant lesquelles les Romains adoptèrent en partie la religion de l'Étrurie, ce pays finit par être conquis<sup>1</sup>. Je demande pardon pour cette digression, qui dessine la position militaire de Rome pendant les premiers siècles de son existence. Le danger venait pres-

<sup>1</sup> Pignotti raconte fort bien tout ceci sans emphase, et sans chercher à se donner de l'importance. Voir M'ali et Niebuhr.

que toujours de la rive droite du Tibre, le côté étrusque.

Servius Tullius construisit tout autour de la ville des murs très-solides en blocs carrés de pierre volcanique. Il établit un rempart nommé Agger, depuis l'extrémité orientale du Quirinal jusqu'à l'emplacement qui est occupé aujourd'hui par l'église de Santo-Vito, sur l'Esquilin. Rome comprenait alors sept collines à l'orient du Tibre; de là le nom de Septicollis. On voit qu'on ne fit pas attention, en lui donnant ce nom, à la petite forteresse établie sur le Janicule (rive droite du Tibre). L'enceinte de Servius Tullius avait environ huit milles; il ajouta deux monts à la ville, le Viminal et l'Esquilin, ainsi qu'une partie du Quirinal.

Depuis Servius Tullius jusqu'à l'empereur Aurélien, Rome, devenue puissante, se défendit par ses armées, et ne fut pas réduite à songer à la force de ses murs. Mais Aurélien craignit que les Barbares, dans quelqu'une de leurs excursions, ne s'emparassent par surprise de la capitale de l'empire. Il commença une enceinte nouvelle qui fut achevée par Probus, successeur de Tacite.

Notre étude d'aujourd'hui a eu pour but de nous faire une idée nette de la Rome qu'habitèrent les héros. Nous sommes allés revoir le tombeau de Caius Publicius Bibulus, place Marcel de Corvi, au commencement de la montée de Marforio, à l'extrémité méridionale du Corso. Ce monument vénérable fut érigé hors des murs de Servius Tullius pour honorer la mémoire d'un citoyen qui avait bien mérité de la patrie. Il est de travertin et orné de quatre pilastres qui supportent un bel entablement. Cela nous a fait plus de plaisir que la plus belle statue.

Dans l'étude de ces antiquités reculées, l'essentiel est d'admettre pour probable ce qui est probable, et de ne croire que ce qui est prouvé; je ne parle pas de preuves mathématiques, chaque science a un degré de certitude différent.

On dit que le mur d'Aurélien avait presque cinquante milles d'étendue; le contemporain Vopiscus l'assure.

Vous savez que les murs actuels n'ont que seize milles. La partie la plus ancienne ne remonte qu'à l'année 402, et fut relevée par les ordres d'Honorius. Il faut se faire une idée nette des dix ou onze collines sur lesquelles Rome s'étendit, et étudier leur histoire. Le mont Capitolin avec ses deux sommets; le mont Coelius, nommé d'abord Querquetularius, à cause des chênes qui le couvraient, etc.

Grâce à d'immenses travaux, les monuments anciens de Rome ont tout à fait changé d'aspect depuis 1809, et la science qui s'en occupe est devenue plus raisonnable.

J'ai beaucoup abrégé l'article précédent, et toutefois je crains qu'il ne soit encore bien ennuyeux. Il épargnera des recherches assommantes aux voyageurs curieux de ces sortes de détails. J'espère que les autres sauteront de temps en temps huit ou dix pages.

M. Nibby a publié un ouvrage sur les murs de Rome. On peut consulter Nardini, Fontana et vingt autres.

La logique a fait de grands progrès depuis ces savants. On aime mieux ignorer que croire à la légèrè.

De tous ces livres un seul doit trouver grâce à vos yeux; achetez chez M. Giegler, libraire à Milan, l'édition française de Quirino Visconti. Les gravures sont de l'aimable Locatelli. La lecture de Visconti augmente le plaisir que l'on trouve à Rome.

Frédéric aime les Étrusques et leur influence sur les Romains. J'ai le malheur de ne croire que ce qui est prouvé. Au lieu de rêver à l'histoire, j'aime mieux employer mon imagination à la musique ou à la peinture.

Frédéric dit du mal de Cimarosa ou du Corrège quand je refuse de croire aux grandes actions des Étrusques.

Ils furent les élèves des Égyptiens et les maîtres des Romains; mais les Romains, qui, avant tout, songeaient à la guerre, ne leur prirent d'abord que leur religion, et longtemps repoussèrent les arts. Les patriciens voulaient la religion à cause du *serment*; c'était la loi de *recrutement* à Rome. Les Étrusques savaient construire des canaux, à ce que disent leurs amis; ils avaient une architecture très-avancée. Voyez Volterra. Conclurons-nous de la forme pyramidale donnée au tombeau de Porsenna (douteux), que les Étrusques admiraient les pyramides d'Égypte? La forme pyramidale n'est-elle pas donnée par les tas de pierres formés au coin des champs dans les pays de montagnes comme la Toscane? Les Étrusques avaient apparemment inventé la *voûte* ce miracle de la jeune architecture inconnu aux Égyptiens.

Il ne faut qu'un homme sombre et tendre comme J.-J. Rousseau pour inoculer une religion à un peuple. Si cet homme pousse l'amour du pouvoir, ou la pique d'amour-propre contre ses ennemis, jusqu'à se faire brûler, sa religion en fait des progrès bien plus rapides. Ainsi, donnez le courage d'une femme de Calcutta à un saint Paul, et la nouvelle religion prend des ailes.

Probablement il y avait en Étrurie une caste qui faisait travailler les nigauds à son avantage (profit). Elle avait des secrets magiques. On trouve celles de ses formules magiques qui guérissaient les animaux dans l'ouvrage de Caton le Censeur intitulé *de Re rustica*. M. le prince de Hohenlohe prouve, de nos jours, que, quand le malade croit à certaines paroles, elles le guérissent souvent. Les patriciens, qui tiraient un si bon parti des augures, les prirent aux Étrusques.

Figurez-vous un président de collège électoral chargé par M. de Villèle d'escamoter des votes. Au moment où il voit entrer une douzaine d'électeurs libéraux il déclare qu'il aperçoit

deux hirondelles qui volent dans un sens singulier et de *mauvais augure*. Là-dessus, il lève la séance, et les électeurs ennemis eux-mêmes se retirent *tout pantois*.

Tels furent les augures tirés de l'Étrurie pour les Romains contemporains de Fabius Maximus !

L'air du Vatican est-il fait pour inspirer la *crédulité* ? Quel bel endroit pour y réunir une assemblée d'archéologues !

L'alphabet des Étrusques dérivait, comme tous les autres, de celui des Phéniciens, ce peuple d'industriels. Les Étrusques n'avaient pas reçu leurs lettres des Grecs, puisqu'ils écrivaient de droite à gauche et supprimaient les voyelles brèves, comme les Hébreux.

L'étrange *aspiration* que l'on trouve dans l'italien de Florence vient de l'étrusque.

10 novembre. — Ce matin, nos compagnes de voyage se plaignaient de ne pas trouver de musique en Italie. Sur ce qu'on leur avait dit de ce pays, je crois qu'elles se figuraient qu'on ne s'y parle qu'en chantant. Elles déclarent que tous les voyageurs sont des menteurs.

Dans la rue, vis-à-vis le café de Servi, à Milan, nous avons trouvé de la musique bouffe sublime, à laquelle ces dames n'ont pas seulement fait attention. Dans la rue, en France, on rencontre des reparties pleines de finesse et d'à-propos, et de la musique à faire grincer des dents.

Un voyageur note ce qu'il trouve de singulier : s'il ne dit pas qu'il fait jour en plein midi à Modène, en concluez-vous que le soleil ne se lève pas sur le quartier général des jésuites ? Un voyageur note les différences ; entendez que tout ce dont il ne parle pas se fait comme en France.

Rien de plus faux que cette dernière ligne. Non, l'action la plus simple ne se fait pas à Rome comme à Paris ; mais cette

différence à expliquer, c'est le comble de la difficulté. Un de mes amis l'a tenté autrefois ; les gens graves ont dit qu'il était chimérique. Les yeux accoutumés à se fixer sur les grands intérêts des peuples ne voient pas les nuances de mœurs et de passions.

L'Italie a sept ou huit centres de civilisation. L'action la plus simple se fait d'une manière tout à fait différente à Turin et à Venise, à Milan et à Gènes, à Bologne et à Florence, à Rome et à Naples. Venise, malgré des malheurs inouïs qui vont l'anéantir, a la franche gaieté ; Turin, la bilieuse aristocratie. La bonhomie milanaise est célèbre autant que l'avarice génoise. Pour être considéré à Gènes, il faut ne manger que le quart de son revenu, et, si l'on est vieux et riche, jouer de mauvais tours à ses enfants : par exemple, mettre dans leurs contrats de mariage des conditions insidieuses. Mais tout est plein d'exceptions dans ce monde. La maison d'Italie où l'on reçoit les étrangers avec le plus de grâce est celle de M. le marquis del Negro, à Gènes. La position de la Villetta, jardin de cet homme aimable, est unique pour la beauté et le pittoresque. J'y ai vu un médecin célèbre qui se fâche lorsque les Anglais veulent le payer à chaque visite. Malgré cet éclatant contraste, Gènes n'en est pas moins la ville de l'avarice ; on dirait une petite ville du midi de la France.

Les Bolonais sont remplis de feu, de passions, de générosité, et quelquefois d'imprudence. A Florence, on a beaucoup de logique, de prudence et même d'esprit ; mais je n'ai jamais vu d'hommes plus libres de passions ; l'amour même y est si peu connu, que le plaisir a usurpé son nom. Les grandes et profondes passions habitent Rome. Pour le Napolitain il est l'esclave de la sensation du moment ; il se souvient aussi peu de ce qu'il sentait hier qu'il ne prévoit le sentiment qui demain l'agitera. Je crois qu'aux deux bouts de l'univers on ne trou-

verait pas des êtres aussi opposés, et se comprenant si peu, que le Napolitain et l'habitant de Florence.

On a plus de gaieté à Sienne, qui n'est qu'à six lieues de Florence : on trouve de la passion à Arrezzo. Tout change en Italie toutes les dix lieues. D'abord les races d'hommes sont différentes. Supposez deux îles de la mer du Sud que le hasard d'un naufrage a peuplées de chiens lévriers et de barbets; une troisième est remplie d'épagneuls; une quatrième, de petits chiens anglais mopses. Les mœurs sont différentes. Grâce au saugrenu de la comparaison, vous saisissez toute l'étendue de la différence que l'expérience établit entre le flegmatique Hollandais, le Bergamasque à demi fou tant ses passions sont vives, et le Napolitain à demi fou tant il suit avec impétuosité la sensation du moment.

Longtemps avant les Romains, l'Italie était divisée en vingt ou trente peuplades, non-seulement étrangères les unes pour les autres, mais ennemies. Ces États, conquis plus ou moins tard par les Romains, gardèrent leurs mœurs et probablement leur langage. Ils ressaisirent leur individualité lors de l'irruption des Barbares, et reconquirent leur indépendance au neuvième siècle, lors de l'établissement des célèbres républiques du moyen âge. Ainsi l'effet de la différence des races d'hommes a été fortifié par les intérêts politiques.

Cinq ou six petits détails de mœurs auraient montré plus clairement ce que j'ai tâché d'indiquer par ces phrases pleines de gravité.

11 novembre. — Les meilleurs voyages en Italie sont ceux de Forsyth, de Brosses, Misson, Duclos, Lalande. Les Mémoires de Casanova, édition de Leipsick, peignent fort bien les mœurs antérieures au coup de canon du pont de Lodi (1796). Le voyage le plus curieux par le ridicule est celui du prêtre Eus-

tace, qui prétend qu'à Rome l'administration française voulait vendre les matériaux de Saint-Pierre. Quelques Anglais deviennent rouges de colère quand on rappelle que Napoléon dépensait des millions pour déterrer la basilique près la colonne Trajane, la colonne de Phocas, le temple de la Paix, etc. Comme le siècle est méfiant, je vais citer M. Eustace.

« What then will be.... the horror of my reader when I inform him.... the french committee turned its attention to Saint-Peter's and employed a company of Jews to estimate and purchase the gold, silver, and bronze, that adorn the inside of the edifice, as well as the copper that covers the vaults and dome on the outside! »

Ce livre a eu huit éditions en Angleterre, et nous le voyons chez tous les voyageurs de la classe élevée. Il faut que la France soit bien grande pour exciter une haine si furibonde.

Burke, le Châteaubriand de l'Angleterre, a dit de nous pire encore.

Les commis marchands français qui courent l'Italie savent par cœur les traits d'esprit du président Dupaty, aussi ridicule qu'Eustace. Son voyage, protégé par les industriels, a eu quarante éditions, et celui du président de Brosses n'a pu arriver qu'à la seconde.

12 novembre. — Les différences que l'on remarque entre Florence, Naples, Venise, etc., s'effacent chez les hommes dont les pères avaient cinquante mille livres de rente. Beaucoup de jeunes gens riches et nobles de Naples ont l'air gai d'un jeune Anglais au bal d'Almack's.

Chez les jeunes Italiens qui ne sont ni très-nobles ni très-riches, la haine, l'amour, etc., empêchent la vanité de naître.

En général, ils sont mal vêtus, ils portent trop de barbe et de cheveux, leurs cravates et leurs bagues sont trop massives. Tout cela leur nuit beaucoup auprès des belles dames qui viennent du Nord. Elles ne trouvent de grâces qu'aux jeunes dandys florentins; les passions ne leur font pas oublier la vanité. Ils sont fort beaux. Les bals du prince Borghèse, à Florence, nous ont frappés. Tous les samedis Son Altesse offre à la société trente-sept salons de plain-pied, magnifiquement meublés et éclairés. Son architecte, homme d'esprit, a fait faire toutes les étoffes à Lyon; les dessins sont adaptés à la grandeur de chaque salon, et la couleur est calculée de manière à faire accord ou contraste avec la couleur de la tenture du salon voisin. Les bals du prince Borghèse et du banquier Torlonia, à Rome, sont supérieurs à ceux donnés jadis par l'empereur Napoléon et à tout ce que nous avons vu dans le Nord.

15 novembre. — Hier, au bal de M. Torlonia, nous avons rencontré huit ou dix jeunes banquiers allemands, fort riches, dit-on. Ces messieurs ont des talents; ils sont poètes, musiciens, peintres, etc. Aucun d'eux ne présente l'idée d'une nouvelle édition de Turcaret, comme....

Le roi de Bavière fait des vers singuliers et remplis d'âme, s'ils ne sont excellents. Quant à l'histoire ancienne, on ne s'en doute qu'en Allemagne. Tout ce qu'on publie en France sur l'antiquité est à mourir de rire.

Tout ce bavardage incohérent est le procès-verbal de notre conversation d'hier. — Nos dames se sont liées avec M. de Strombeck, l'un des hommes les plus spirituels, les plus naïfs et les plus savants que j'aie rencontrés. Il nous explique avec candeur les rares vestiges des premiers siècles de la république. Il ne craint pas de se déshonorer en disant souvent :

« Je ne sais pas. » Quelquefois il nous fait rire, en nous citant la manière dont les écrivains français, et par exemple la Harpe, traduisent les auteurs grecs ou latins, qu'ils disent admirer. Je ne pensais pas que nous fussions si fats. Courier me l'avait cependant bien dit; mais je croyais que sa misanthropie exagérerait.

Le 17 novembre 1827. — Rome comprend dans ses murs dix ou onze collines qui serrent le Tibre de fort près et en font un fleuve rapide et profondément encaissé. Ces collines semblent dessinées par le génie du Poussin, pour donner à l'œil un plaisir grave et en quelque sorte funèbre. Suivant moi, Rome est plus belle par un jour de tempête. Le beau soleil tranquille d'une journée de printemps ne lui convient pas. Ce sol semble disposé exprès pour l'architecture. Sans doute il n'y a pas ici comme à Naples une mer délicieuse, la volupté manque; mais Rome est la ville des tombeaux; le bonheur qu'on peut s'y figurer, c'est le bonheur sombre des passions, et non l'aimable volupté du rivage de Pausilippe.

Quelle vue plus singulière que celle du prieuré de Malte, bâti sur le sommet occidental du mont Aventin, qui, du côté du Tibre, se termine en précipice! Quelle impression profonde produisent, vus de cette hauteur, le tombeau de Cecilia Metella, la voie Appienne et la campagne de Rome! A l'autre extrémité de la ville, au nord, que peut-on préférer à la vue que l'on a du monte Pincio, occupé jadis par trois ou quatre couvents, et que le gouvernement français a transformé en un jardin magnifique? Croiriez-vous que les moines sollicitent la destruction de ce jardin, le seul qui existe à Rome à l'usage du public? Le cardinal Consalvi fut un impie aux yeux des curés de campagne, qu'il s'est donnés pour collègues, parce qu'il n'accorda pas exclusivement à une vingtaine de moines

Augustins la vue délicieuse de la campagne de Rome et du monte Mario, placé vis-à-vis le Pincio. Rien ne dit que les Augustins ou Camaldules ne rentreront pas dans leurs droits. Les collines élevées qui dans Rome bordent le Tibre, forment des vallées tortueuses et profondes. Les labyrinthes produits par ces petites vallées et les collines semblent disposés, suivant le mot du fameux architecte Fontana, pour donner lieu à l'architecture d'étaler ce qu'elle a de plus beau.

J'ai vu des Romains passer des heures entières dans une admiration muette, appuyés sur une fenêtre de la villa Lante, sur le mont Janicule. On aperçoit au loin les belles figures formées par le palais de Monte-Cavallo, le Capitole, la tour de Néron, le Monte-Pincio et l'Académie de France, et l'on a sous les yeux, au bas de la colline, le palais Corsini, la Farnesina, le palais Farnèse<sup>1</sup>. Jamais la réunion des jolies maisons de Londres et de Paris, fussent-elles badigeonnées avec cent fois plus d'élégance, ne donnera la moindre idée de ceci. A Rome souvent une simple remise est monumentale<sup>2</sup>.

Ce n'est point sur les collines qu'on a bâti la rue du Corso et la Rome actuellement habitée, mais bien dans la plaine, auprès du Tibre, et au pied des monts. La Rome moderne occupe le Champ de Mars des anciens; c'est là que Caton et César venaient se livrer aux exercices gymnastiques, néces-

<sup>1</sup> C'est à peu près d'ici qu'est prise la grande vue perspective de Rome gravée par Piranesi. C'est un portrait fort ressemblant dans le style des portraits d'Holbein. (Grande abondance de détails secs; voir l'admirable portrait d'Érasme au Louvre.)

<sup>2</sup> C'est ce qui fait que les architectes qui aiment leur art ne peuvent plus quitter Rome. M. Paris, dont les recueils sont maintenant à la bibliothèque de Besançon, voulut bien, en 1811, m'expliquer Rome. Les idées de cet homme habile et passionné, fort intéressantes pour moi feraient longueur ici.

saires au général comme au soldat, avant l'invention de la poudre.

Il faudrait jeter les yeux sur la carte géologique du sol de Rome, donnée par M. Brochi.

La Rome habitée se termine au midi par le mont Capitolin et la roche Tarpéienne, à l'occident par le Tibre, au delà duquel il n'y a que quelques mauvaises rues, et à l'orient par les monts Pincio et Quirinal. Les trois quarts de Rome à l'orient et au midi, le mont Viminal, le mont Esquilin, le mont Cœlius, l'Aventin, sont solitaires et silencieux. La fièvre y règne, et on les cultive en vignes. C'est au milieu de ce vaste silence que se trouvent la plupart des monuments que va chercher la curiosité du voyageur.

18 novembre. — Plus une sensation est inaccoutumée, plus vite on s'en fatigue. C'est ce qu'on lit dans les yeux ennuyés de la plupart des étrangers qui courent les rues de Rome un mois après leur arrivée. Dans la ville qu'ils habitent, ils voyaient un objet d'art huit ou dix fois par an; à Rome il leur faut voir chaque jour huit ou dix choses qui ne sont nullement utiles pour faire gagner de l'argent, et nullement plaisantes; elles ne sont que *belles*.

Les étrangers ont bientôt par-dessus les yeux des tableaux, des statues et des grands ouvrages de l'architecture. Si, pour comble de malheur, par suite de quelque caprice du gouvernement des prêtres, il n'y a pas de spectacle, les voyageurs prennent Rome en guignon. Le genre de conversation qu'ils peuvent rencontrer le soir chez les ambassadeurs n'est encore que de l'admiration pour les chefs-d'œuvre des arts. Rien ne semble plus insipide. Dès les premiers symptômes de la maladie que je viens d'indiquer, on ne doit pas marchander le remède; il faut fuir et aller passer huit jours à Naples ou dans